

Pourquoi écrire : « Les Années sans pardon », de Victor Serge

Par PAUL MORELLE Publié le 03 septembre 1971 à 00h00, modifié le 28 octobre 2025

https://www.lemonde.fr/archives/article/1971/09/03/les-annees-sans-pardon-de-victor-serge_2449170_1819218.html

ACHEVÉ en 1946, quelques mois avant sa mort, au Mexique, le roman de Victor Serge, *les Années sans pardon* dont *le Monde* a publié le premier volet : l'Agent secret, du 2 au 21 juillet 1971, peut être considéré comme son testament littéraire et politique.

De son vrai nom Kibalchich, né à Bruxelles en 1910 d'un père ancien officier russe gagné au socialisme et d'une mère issue de la petite noblesse polonaise, Serge, après une enfance difficile et une adolescence aventureuse, connut les milieux de l'anarchie, fut mêlé, à tort, à l'affaire de la " bande à Bonnot ", gagna l'U.R.S.S. en 1918 où, après avoir exercé des responsabilités au niveau de la IIIe Internationale, il se rallia à l'opposition de gauche trotskiste, fut arrêté et déporté en Sibérie. Libéré sur l'intervention de Gide, Duhamel, Magdeleine Paz, Plisnier, il gagne la France en 1936, puis le Mexique en 1940, où il mourra d'une crise cardiaque en 1947.

" Le Monde des livres " lui a consacré, le 12 juillet 1967, une série d'études liée à la réédition, au Seuil, sous le titre : *les Révolutionnaires*, de cinq de ses romans dispersés chez plusieurs éditeurs : *les Hommes dans la prison*, *Naissance de notre force*, *Ville conquise*, *S'il est minuit dans le siècle*, *l'Affaire Toulaev*.

Mémoires d'un révolutionnaire, sa seule œuvre autobiographique, était paru en 1951.

Les Années sans pardon est un inédit. Comme tous les romans de Serge, il traite moins de destins individuels qu'à travers eux d'un tragique collectif. Ici, il s'agit de la guerre 1940-1945 que les minorités révolutionnaires de l'époque avaient senti monter et cherché à conjurer par des moyens malheureusement dérisoires. Victor Serge reprend l'action où ses précédents romans l'abandonnaient : la rupture du militant révolutionnaire avec l'appareil stérilisant et sanguinaire du parti. Et il la fait se dérouler sur quatre plans qui correspondent aux quatre parties du volume : le départ de l'homme qui rompt pour le Mexique (l'Agent secret) ; l'holocauste de celle qui reste dans la Russie en guerre (la Flamme sous la neige) ; une peinture de l'Allemagne aux derniers jours de son Apocalypse (Brigitte, la Foudre et les Lilas), et enfin, une quatrième partie : (la Fin des voyages) où les deux protagonistes principaux, Sacha et Nadia, sont rejoints par leur destin : un agent du Guépéou travesti en anthropologue américain qui les fait disparaître.

Les deux parties qui traitent de la Russie en guerre (Leningrad sous le feu nazi) et de l'Allemagne défaite (Berlin sous les bombes) témoignent des qualités proprement littéraires de Victor Serge, que son prestige d'oppositionnel risque d'estomper. Rien, ici, n'est vécu directement, tout est recomposé à partir sans doute d'une documentation de premier ordre (Serge, comme Trotsky, était un grand " liseur " de journaux), de témoignages personnels, mais surtout d'une divination, d'une prescience des événements que nourrissait la pré-connaissance des milieux et des hommes. Serge, dans ces deux textes, annonce et précède la littérature romanesque allemande de l'après-guerre... et de la mauvaise conscience, et la littérature soviétique de l'héroïsme... et de la contestation.

Le militant et l'écrivain

Mais c'est dans la dernière partie, où le héros, double de l'auteur, réfugié comme lui au Mexique, vit dans l'attente d'une fin inéluctable, en compagnie d'une femme qui, comme la sienne, devint folle, que transparaît ce qui peut être considéré comme le testament spirituel de Serge.

Il est fait d'apaisement, cette sérénité que procure le sentiment d'avoir, quelles qu'en soient les vicissitudes, rempli sa vie et, paradoxalement chez ce vaincu, d'espoir inaltérable, d'invincible confiance, comme en témoigne le passage que nous publions ci-dessous.

Le crédit littéraire de Serge a souffert de sa double condition de militant et d'écrivain. La fermeté du premier a nui à la réputation du second. L'idéalisme de l'écrivain, sa conviction soutenue que le socialisme ne devait pas, fût-ce provisoirement, passer par un asservissement accru de l'homme, rendaient suspect le premier en un temps où la raideur des attitudes ne servait le plus souvent qu'à dissimuler l'extrême souplesse des consciences

Ce cocktail de qualités, hier tenues pour contradictoires, aujourd'hui revendiquées comme complémentaires - l'exigence des idées, le romantisme des sentiments, - le rend actuel, comme aussi son credo d'écrivain " Je n'aime pas les fabrications littéraires en vogue, elles se nourrissent souvent de bassesse en cultivant un faux désespoir... Pourquoi écrire, pourquoi lire, si ce n'est pour donner, trouver une image élargie de la vie, une image de l'homme creusée jusqu'aux problèmes qui font sa grandeur. "

PAUL MORELLE.